

soit de bois trié, rien d'étonnant encore, au milieu d'une si belle forêt ; d'accord là-dessus, mais si l'on réfléchit un peu, si l'on songe à la distance qui sépare les villages les plus voisins et surtout la ville de Québec, où il a fallu de toute nécessité se procurer les outils, le fer, les machines etc., sans compter les vivres, le fourrage etc., du lieu où ces travaux ont été exécutés, il faut avouer que les résultats obtenus sont plus qu'ordinaires, presque surhumains. Et des chemins ? pas autres que ces chemins de sucrerie dont j'ai parlé,

où il a fallu faire passer des machines d'un poids énorme, la turbine entre autres qui pèse 3,600 livres.

Tel que vous le voyez dans la photographie que je vous envoie, le moulin est pour ainsi dire à l'état de squelette. Sa charpente ne porte encore que la couverture et les trois planchers du rez-de-chaussée du premier et du second étages ; on lui a laissé le soin de compléter lui-même sa toilette, de se tailler une robe dans les milliers de billots qui l'entourent ou qui flottent sur le lac, sous la protection de fortes estacades.

## VII

J'avais vu Metgermette en hiver, je l'ai revu cet été à huit mois d'intervalle. Dans son berceau, creusé au sein d'un roc vif, j'avais vu la petite colonie frissonner dans ses langes de givre et de neige, bercée au bruit des vents et des tempêtes, je l'ai revue, débarrassée de ces langes, debout sur les bords du lac Abénakis, les reins ceints de verdure et de fleurs, aspirant à pleins poumons les brises embaumées de la forêt, souriant au bruit, au mouvement de l'industrie et du travail des hommes.

En hiver, la forêt revêt partout le même aspect, un aspect de mort. Cette épaisse couche de neige, qui recouvre les herbes et les mousses, vous représente un linceul, d'où sortent comme des bras de squelette, les grands arbres dépourvus de leur feuillage. Seuls, les arbres funéraires, les ifs, les cyprès, les mélèzes, les pins ont gardé leur verdure. Ils semblent puiser la vie là où les autres ont trouvé la mort. Écoutez le vent passer sur ces branches dénudées. Il se plaint, il gémit, il pleure et sous son étreinte les branches s'entrechoquent comme des ossements heurtés. Ces souches d'arbres tombés sous la hache, maintenant couvertes de neige, ne sont-elles pas des cippes funéraires, du marbre

blanc ? On y cherche malgré soi une inscription, on voudrait y lire. " Ici, jadis s'élevait un pin, un roi de la forêt." Les rivières, les lacs, sont glacés, enfouis, sans voix. Cependant, au-dessus d'un rapide, à travers la glace, vous entendez un murmure, une plainte qui vous font frissonner en vous donnant l'idée d'une personne enterrée vivante. Après une tempête de neige, les rameaux des pins, des sapins noirs, rabougris, revêtent une parure agréable à l'œil, nuancée de vert et de blanc ; hélas ! il suffit d'un rayon de soleil pour la détruire ; demain, le trappeur la foulera aux pieds sans même en reconnaître les débris. Les effets d'une pluie tiède sont bien autrement beaux : elle se fige autour des branches en gangues, en étuis de cristal. Quant la lune laisse tomber ses rayons sur la forêt, ces arbres s'allument comme autant de candélabres. Mais soudain, le vent s'élève, les branches craquent, les arbres s'affaissent sous leur lourde parure, comme cette princesse qui, le jour de son mariage, fut écrasée sous le poids de ses diamants.

Il y avait toutefois à Metgermette des troupes d'oiseaux, espèces de rouges-gorges ou becs-tors qui venaient à la porte du camp, becqueter les miettes qu'on leur jetait, jo